



HAL
open science

Du safari animalitaire en Bolivie au selfie éthique sur les réseaux sociaux

Gaspard Renault

► **To cite this version:**

Gaspard Renault. Du safari animalitaire en Bolivie au selfie éthique sur les réseaux sociaux. Michèle Cros; Benjamin Frérot; Marc Girard; Gaspard Renault. Safaris & Selfies, L'Harmattan, pp.203-234, 2021. ⟨hal-03879593⟩

HAL Id: hal-03879593

<https://hal.science/hal-03879593v1>

Submitted on 30 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Renault Gaspard, 2021, « Du safari animalitaire en Bolivie au selfie éthique sur les réseaux sociaux », in Michèle Cros, Benjamin Frerot, Marc Girard et Gaspard Renault (eds), *Safaris & Selfies*, Paris, L'Harmattan : 203-234.

Du safari animalitaire en Bolivie au selfie éthique sur les réseaux sociaux¹

Gaspard Renault²

« Ça m'a pris presque 5 mois, mais elle n'a enfin plus envie de me tuer chaque fois qu'elle me voit.
#amies #singes #skinny #travaillerdur #jadoremontravail
#gardonslaviesauvagesauvage #ciwy #bolivie #volontaire
#machia #animaux »³

Légende d'un selfie de volontaire
publié sur Instagram en 2018.

Depuis 1995, l'ONG bolivienne Comunidad Inti Wara Yassi (CIWY) œuvre pour la sauvegarde de l'environnement et pour la protection de la faune présente dans le pays. La lutte contre le trafic illégal et la réhabilitation d'animaux sylvestres constituent le cœur de son combat. Dans trois refuges ouverts au fil des ans – C.C Machia, C.C Ambue Ari et C.C Jacj Cuisi – l'organisation se charge d'accueillir les animaux issus de ce commerce.

¹ La plupart des images publiées dans ce texte ont fait l'objet d'une demande d'autorisation auprès de leurs auteurs. Dans les cas où un accord pour leur publication n'a pas été explicitement donné, les visages et les noms ont été masqués.

² Doctorant en anthropologie, LADEC, g.renault@univ-lyon2.fr.

³ Toutes les traductions sont de l'auteur.

Quelques-uns sont rescapés de cirques, d'autres sont confisqués directement sur les marchés par les autorités compétentes et certains sont tout simplement déposés volontairement par leurs propriétaires lorsqu'ils deviennent trop grands encombrants ou dangereux. Si les parcours avant d'arriver dans les centres sont variés, tous ces non-humains ont pour point commun d'avoir été capturés dès leur plus jeune âge. Marqués par cette proximité humaine précoce, ils sont par conséquent considérés comme inaptes à la vie sauvage. Par ailleurs, les nombreux obstacles économiques, éthologiques, écologiques et administratifs rencontrés dans ces conditions font des réintroductions de bêtes des événements extrêmement rares. Plus que candidats à un retour à la vie sauvage, les animaux de CIWY sont donc en grande majorité des résidents permanents des refuges, dans lesquels ils cohabitent avec les humains selon des degrés d'autonomie variables. À l'intérieur des centres, le travail consiste donc à assurer des conditions de captivité décentes pour ces non-humains, en essayant de leur garantir un maximum de bien-être.

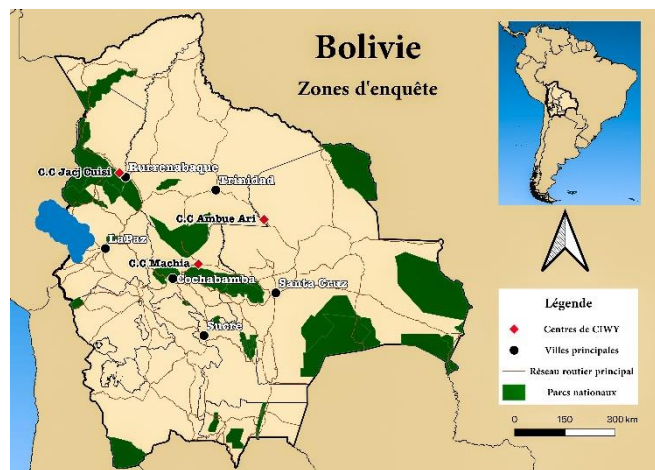


Figure 2 : Carte de la Bolivie et des zones d'enquête.

©geo.gob.bo. Cartographie de l'auteur.

Voyageurs, soigneurs animaliers et photographes

Les volontaires comme promoteurs de l'animalitaire

Avec plus de 300 individus d'espèces différentes, entretenir les espaces de travail et prendre soin des animaux est devenue une tâche titanesque. Sans soutien économique du gouvernement, sans visiteurs payants⁴ et avec très peu de partenaires extérieurs, CIWY compte à 90 % sur la présence de volontaires internationaux dans les refuges pour assurer son fonctionnement. Ces voyageurs/touristes à la fibre animalitaire (Digard 2009) — entendue ici comme l'élargissement des principes humanitaires envers les animaux — payent pour vivre l'expérience de soigneur animalier dans les centres et travailler au quotidien auprès de cette faune hors du commun. Cette activité, aussi particulière soit-elle, n'échappe toutefois pas à la règle d'airain de toute expérience touristique, à savoir sa mise en images (Colleyn et Devillez 2009 : 584).

Équipés de leurs caméras, appareils photo et téléphones, les volontaires qui s'engagent auprès de l'organisation ont l'opportunité d'immortaliser leur quotidien auprès des animaux secourus. Ils photographient régulièrement les singes, les pumas, les oiseaux et toutes les autres espèces présentes dans les refuges, devenant ainsi les premiers promoteurs de l'organisation (Cazes 1992). Celle-ci n'hésite d'ailleurs pas à s'appuyer sur les ressources techniques des volontaires pour transmettre ses messages. En effet, une fois publiées sur les réseaux sociaux, les images produites dans les refuges s'insèrent dans des flux transnationaux et viennent alimenter les imaginaires de potentiels clients de l'ONG. Dans ce texte, cette chaîne de

⁴ Afin de respecter la tranquillité des animaux, l'ONG n'autorise l'accès aux refuges qu'aux travailleurs (salariés et volontaires).

production photographique sera décrite et analysée, en portant une attention particulière à l'usage du selfie. Pour cela, nous pouvons nous appuyer sur des données recueillies dans les différents centres de CIWY, dans le cadre d'une recherche doctorale conduite depuis 2017. J'ai d'abord été volontaire dans les trois refuges pendant plusieurs mois, avant d'effectuer en 2018-2019 un séjour prolongé de près d'une année comme coordinateur des bénévoles et responsable de plusieurs groupes de singes capucins au C.C Machia. Les observations et entretiens menés sur le terrain ont ensuite été complétés par des recherches d'images sur le web⁵.

Une nouvelle forme de safari

Dans son acceptation la plus basique, le safari évoque la chasse en Afrique et paraît peu à même de nous éclairer. Pourtant, plusieurs chercheurs (Dalla Bernardina 1996 ; Michaud 2011 ; Girard 2017) permettent de relativiser cette approche. En se penchant sur l'étymologie du mot, ils soulignent qu'il serait plus juste d'y associer simplement l'idée de voyage et de déplacement. Cela convient effectivement mieux pour expliquer la multitude de formes et de destinations auxquelles est aujourd'hui accolé le terme de « safari ». Pour Sergio Dalla Bernardina (1996), ce déplacement se fait afin de retrouver un contact avec le monde sauvage, aussi artificiel soit-il. Les réserves naturelles et autres sanctuaires sont ainsi construits en radicale opposition à la société. Sortes de « non-lieux »

⁵ Entre Instagram, Facebook, le site de CIWY, les blogs des volontaires et les images qui ne sont pas mises en ligne, le corpus visuel dont il est question dans cette recherche est particulièrement conséquent. Seules quelques photos ont été ici sélectionnées sur Facebook et Instagram, qui sont aujourd'hui les principaux moyens de diffusion utilisés par les volontaires et l'ONG.

(Augé 1992), ils permettent à leurs usagers, entre autres, d'y projeter leurs fantasmes et d'y inscrire leurs propres visions du monde.

Lorsqu'on demande aux volontaires de CIWY les raisons qui les ont conduits à traverser parfois la moitié du globe, pour venir dans la jungle afin de s'occuper d'animaux qui leur sont totalement étrangers, les explications sont d'une étonnante homogénéité. L'envie de vivre une « expérience » est sans aucun doute la justification la plus courante. Pourtant, derrière ce terme presque paradigmatique de n'importe quelle entreprise touristique, se cachent des logiques affectives (Lorimer 2015) qui sont le cœur de l'enquête à l'origine de ce texte. La possibilité de venir en aide aux animaux est bien entendu inhérente à l'idée d'animalitaire. Par ailleurs, même si les volontaires l'admettent moins facilement, le fait de pouvoir s'approcher jusqu'à toucher les animaux est un moteur essentiel de leur engagement dans les refuges. Enfin, la possibilité d'immortaliser ces instants par la photographie est incontournable. Les contacts quotidiens à la fois visuels, corporels et affectifs apparaissent donc comme les trois contreparties de ce que payent les volontaires pour leur séjour. Il s'agit donc bel et bien d'un safari d'un ordre nouveau à l'intérieur duquel les selfies occupent une place spécifique.

Safari et selfie : une incompatibilité ?

Le phénomène « selfie »

Pour quiconque né peu avant ou au cours des années 2000, il est impossible d'avoir échappé au phénomène « selfie », ou de ne pas s'être soi-même prêté au jeu. La facilité apparente du procédé et la rapidité avec

laquelle il se diffuse sur les réseaux sociaux en ont fait une des pratiques photographiques les plus caractéristiques de ces dernières années. André Gunthert (2015) parle même d'« avènement » dans son histoire de l'image numérique. La popularité du phénomène pourrait alors laisser croire à un usage largement répandu et accepté jusque dans les refuges de Bolivie. En réalité, il s'agit peut-être de l'une des pratiques les moins communes qu'il m'ait été donnée à voir. Elle semble d'ailleurs jouir d'une assez mauvaise réputation au sein des organisations de protection des animaux comme CIWY.

Preuve s'il en est, les nombreux articles destinés au grand public (Daly 2017 ; Murphy 2017) ou issus des sphères académiques (Moorhouse *et al.* 2015 ; World Animal Protection 2016) dénonçant les dérives d'organisations qui vont jusqu'à capturer elles-mêmes les animaux pour les insérer dans l'économie touristique. En effet, il n'est pas rare que le partage de selfie de ce style provoque des réactions du type : « il est trop mignon, moi aussi j'en veux un. » Dès lors, en valorisant la proximité avec un être souffrant, c'est toute l'ambiguïté de certaines formes de tourisme misérabiliste (Zunigo 2007) que ce type d'image exacerbe. La question se pose alors de savoir si safari et selfie peuvent être compatibles tout en respectant une éthique bienveillante à l'égard des animaux en réhabilitation.

Au-delà d'une analyse de l'aspect esthétique des selfies (qui reste grandement subjective), c'est donc à l'image en tant qu'objet et agent social (Descola 2006 ; Gell 2009) que nous nous intéresserons. Il s'agit en quelque sorte d'établir les biographies de ces objets figuratifs (Kopytoff 1986) en entreprenant nous-mêmes un safari ethnographique (Cros et Bondaz 2010). À l'aide d'observations *in situ* et d'entretiens réalisés *a posteriori*, le but est de déconstruire

le cycle de production et de publication sur les réseaux sociaux de ces photos. Nous y décrypterons le déroulement des activités et échanges sociaux dans lesquels sont pris les selfies (Molino 1994), pour saisir la « charge affective » (Langford et Lavoie 2016) dont ils sont porteurs. Nous y parviendrons en distinguant les trois approches qui conditionnent nos rapports à une image : « faire, subir et regarder » (Barthes 1980 : 22) ; tout en soulignant la différence entre « l'expérience » de se prendre en photo et « l'information » qu'elle transmet (Sontag 1993 : 184).

Entre esthétique et pragmatique des images

« Instruments d'influence, emblème, enjeu de combats » (Barbichon 1994 : 169), les photographies peuvent être sujettes à bon nombre d'interprétations, parfois susceptibles de nuire gravement à la réputation de CIWY. Dans ce cas nous verrons qu'il est surtout question de lisibilité (Alloa 2017) des images et de la manière dont cette lecture est canalisée. Nous nous intéresserons donc dans un premier temps aux stratégies de communication de l'ONG pour qui le support visuel est une nécessité. À travers l'analyse de quelques photos telles qu'elles peuvent être vues sur les réseaux sociaux par des volontaires potentiels, et à la lumière des connaissances des règles de CIWY en matière de production photographique, nous suivrons les enjeux des premières étapes du safari.

Par la suite, nous détaillerons la pratique en elle-même. L'argument développé dans ce chapitre contredit la vision du selfie comme un acte irréfléchi, spontané (Gunthert 2015). S'il est à peu près certain qu'il est facile de sortir son téléphone pour en faire un chez soi ou dans un environnement confortable, il n'en est pas de même au contact d'un puma ou d'un singe. En nous appuyant sur

plusieurs cas de selfies pris par des volontaires rencontrés lors de l'enquête, nous verrons que le dispositif même dans lequel ils sont engagés avec les animaux est contraignant. Il est pour ainsi dire responsable du type d'images produites. Nous constaterons ensuite que lorsque selfies il y a, ils se construisent à deux dans un « jeu d'espèces » (Renneson et Grimaud 2011) impliquant une connaissance intime entre humains et non-humains. Enfin nous verrons que pour les rendre compatibles avec ce genre de safari, il faut bien entendu que les bêtes aient leur mot à dire lors des prises de vue.

Canaliser l'ambiguïté des images

Il existe un fossé entre les images qui embellissent et peuvent être montrées et celles qui disent la vérité qu'on doit parfois garder pour soi (Sontag 1993 : 111). Les selfies avec les animaux ont mauvaise réputation. En même temps, ils s'avèrent être un outil promotionnel puissant. Une phrase de la présidente de CIWY illustre parfaitement le dilemme : « Comment peut-on parler du travail que l'on fait ici, si on ne le montre pas ». Cette organisation pratique par ailleurs une politique de portes ouvertes : quiconque ayant les moyens de payer le séjour peut intégrer une des équipes sans qu'aucune expérience de travail avec des animaux ne soit requise. Contrairement à d'autres associations, CIWY n'interdit pas la photographie. Au contraire, les volontaires sont régulièrement encouragés à immortaliser leur quotidien et à publier les images sur les réseaux sociaux. CIWY en utilise d'ailleurs bon nombre en son nom (tout en mentionnant l'auteur de la photo) afin d'attirer de nouveaux volontaires vers ses différents refuges. Si elle n'a absolument jamais capturé elle-même des animaux, l'organisation semble donc tout de même sujette à bon nombre de dérives comme celles précédemment évoquées.

Il est alors intéressant de se pencher sur ce corpus d'images, sur les légendes qui vont avec et sur la manière dont elles sont produites pour analyser les stratégies qui permettent la prise de selfie tout en maintenant une certaine forme d'éthique.

Guider la première lecture

Mettons-nous à la place d'un potentiel volontaire de CIWY. En parcourant le compte Instagram de l'organisation, on remarque que sur la majorité des photos les animaux y sont représentés seuls et les légendes qui les accompagnent comportent presque toujours les mêmes informations. On peut y relever les deux registres classiques utilisés pour présenter les animaux inscrits dans des programmes de réhabilitation (Larrère 2012). Le premier fait état des conditions dites « naturelles » dans lesquelles évolue l'espèce. Le second, dont il est question ici, introduit les animaux sur un registre plus personnel. Sont donnés leur nom, des éléments de leur histoire parfois tragique, les traits de caractère les plus marquants — en jouant sur le côté sympathique de la personnalité — et on finit toujours par une invitation à venir les rencontrer en rejoignant l'organisation. Un premier lien est ainsi créé entre un animal en particulier et le spectateur potentiellement volontaire.



Figure 3 : Photo publiée le 18 janvier 2019 sur les comptes officiels Instagram et Facebook de CIWY.

La figure 2 – même si elle ne mentionne pas directement l’animal – est un exemple particulièrement parlant de ce premier contact médiatisé par l’image, de cette possible relation entre un futur volontaire et un des animaux des refuges. Cette image est d’autant plus évocatrice que la prise de vue est faite en caméra subjective⁶, jouant ainsi sur

⁶ La caméra subjective est un procédé filmique permettant de simuler au spectateur la vision du personnage de l’action. L’objectif est placé au niveau de ses yeux et tourné vers ce qu’il regarde. C’est une pratique courante dans les jeux-vidéos FPV (*First Person View*) qui s’est également popularisée dans le cinéma amateur avec l’arrivée des caméras légères pouvant se fixer sur la tête.

la possibilité de « devenir » la personne qui promène le félin. La présence de son bras dans le cadre renforce ce sentiment d'identification et donne l'impression de voir « à travers les yeux d'un autre ». Notons également qu'en représentant une partie du corps de la personne qui prend la photo, cette dernière peut être considérée comme un selfie (Escande-Gauquié 2015 : 37).

Loin d'être réduit à une simple mise en scène soi, CIWY utilise ici la valeur conversationnelle de l'image numérique (Gunthert 2015) pour en détourner la lecture. En anglais, puis en espagnol, la légende dit ainsi :

« Qui veut être là, dans cette photo ? Explorez la jungle avec un puma secouru en guise de guide. Observez la faune dans son habitat naturel. Rencontrez d'autres volontaires venant du monde entier. Faites une différence. Devenez volontaire avec la Comunidad Inti Wara Yassi pour vivre l'expérience de votre vie. Vous avez aimé cette photo ! Suivez l'ancien volontaire et l'auteur de ce cliché époustouflant @deeeaya et pour plus #FollowFriday. »

Ce type d'image joue indubitablement un rôle essentiel dans la stratégie de communication de CIWY pour attirer de nouveaux volontaires et ces derniers ne se cachent pas d'avoir parcouru les comptes Instagram et Facebook de l'ONG avant de venir séjourner dans un des centres. Pouvoir s'approcher jusqu'à toucher⁷ les animaux et se photographier avec eux apparaît alors comme un facteur clé dans leur engagement et un élément sur lequel CIWY n'hésite pas à jouer. Voyons à présent comment

⁷ Sur ces mêmes comptes la possibilité d'avoir un contact physique avec les animaux n'est pas explicite. Toutefois d'autres sources d'informations existent pour attester de cela. Les comptes personnels des volontaires sur les réseaux sociaux, leurs blogs et les images qui y sont publiées sont autant de preuves de ces contacts.

l'organisation s'y prend pour parer à d'éventuels voyageurs venus uniquement pour se prendre en photo et puis repartir.

Encadrer la première photo

Une fois arrivé sur place, l'accueil est assuré par le coordinateur des volontaires ou par l'administratrice du centre. La lecture du contrat est un des passages obligés et la première étape par laquelle doivent passer les nouveaux venus lors de leur introduction. Au cours de cette lecture, les règles concernant la photographie sont particulièrement soulignées :

Règle n° 4 : « Pendant la première semaine de travail (3 pour le travail avec les félins), l'utilisation d'appareils photo est interdite à l'intérieur du centre, pour permettre au volontaire d'apprendre la routine de travail et de se familiariser avec les animaux avec lesquels il travaille. »

Règle n° 5 : « Il est interdit de prendre des photos ou vidéos dégradantes qui pourraient nuire au travail de CIWY et/ou aux animaux sous sa protection. »

Notons également la règle 14 concernant le respect des animaux puisqu'elle encadre à la fois les photos et le contact physique avec les animaux :

Règle n° 14 : « Les volontaires doivent respecter le fait que les animaux dont CIWY à la garde sont des animaux sauvages et pas de compagnie. Toute indication qu'un volontaire traite un des animaux dont CIWY a la garde comme un animal domestique ou qu'il ne prend pas son travail au sérieux sera signalé à l'administration et pourra entraîner un renvoi sans aucun droit à un remboursement. »⁸

⁸ Les contrats sont en anglais ou en espagnol.

Les contrats rappellent aussi que dans la mesure où les volontaires souhaitent publier des photos sur les réseaux sociaux, ils peuvent le faire en ajoutant une légende expliquant le contexte et en y ajoutant des hashtags tels que #notapet ou #keepwildlifewild. Cela inscrit les photos publiées dans des « conversations » sur la protection des animaux. Enfin, il est précisé que l'organisation se réserve le droit de supprimer toute image qu'elle jugerait dégradante pour sa réputation. Les règles que nous venons de voir sont donc prévues afin de mesurer l'impact des images et d'en contrôler au maximum les effets. Dans un premier temps, en imposant une période de latence, elles replacent la pratique de la photographie au second plan de l'expérience touristique dans le but d'éviter de la part des volontaires tout comportement du type : « je viens prendre une photo et je m'en vais ». L'ajout de légendes et des hashtags prévient ensuite tout malentendu que pourrait inspirer la lecture d'une image. Ces prothèses textuelles et communicationnelles permettent de « canaliser sa réception » (Alloa 2017 : 24), de les inscrire dans un cadre qui favorise une « compréhension du contexte et de la situation » (*ibid* : 16).

On voit dès lors à quel point l'organisation est consciente de la force des images et de la confusion qui peut exister au moment de leur lecture. Bien entendu, ces règles en elles-mêmes ne suffisent pas. On peut facilement imaginer que des volontaires n'en tiennent pas compte. D'ailleurs, personne dans les refuges ne contrôle strictement la durée au bout de laquelle les photos sont prises. En outre, il est encore plus difficile de prévenir la manière dont les images sont publiées et lues sur les réseaux sociaux. Nous allons donc voir que le dispositif spatial (Estebanez 2010) joue également son rôle pour imposer une certaine retenue photographique.

Les contraintes du dispositif

Différents espaces, différents contacts

Continuons de découvrir le centre à la place d'un nouveau volontaire. Nous avons passé les premières étapes de l'introduction, signé notre contrat et payé notre séjour. Le coordinateur nous emmène alors faire une visite guidée du refuge pour nous en expliquer le fonctionnement. À la fin, nous serons assignés à une zone spécifique si nous sommes au C.C. Machia et à un ou plusieurs félins au C.C. Ambue Ari ou C.C. Jacj Cuisi. Voyons alors les différents dispositifs auxquels peuvent être confrontés les volontaires⁹.

Les capucins (*Sapajus apella*) à Machia sont répartis par aires de travail. Dans chacune d'elle, les primates disposent d'un degré d'autonomie et de liberté plus ou moins grand en fonction de leur parcours, des places disponibles et surtout de leur capacité à interagir avec humains et non-humains. Il existe ainsi trois types de zones nommées : Terre, Ciel et Mirador. En Terre, les singes sont maintenus en permanence dans des enclos individuels et les seules interactions qui existent entre les animaux et les volontaires se font au travers du grillage. En Ciel, les capucins passent la nuit, seuls ou par deux dans de petites cages. La journée ils sont sortis pour être répartis à travers l'aire de travail où ils sont placés sur des « ilots » faits de bois et de matériaux de récupération. À l'intérieur de ces espaces les singes sont reliés, via une longe attachée à un ceinturon, à des cordes le

⁹ Dans le cadre de ce texte il ne s'agira que des singes et des félins. D'autres espèces d'oiseaux, de mammifères terrestres ou arboricoles et de reptiles sont présentes dans les centres. Par soucis de synthèse et parce que les méthodes de gestion ne diffèrent pas outre mesure de celles pour les primates et les félins, ces animaux ne seront pas mentionnés.

long desquelles ils peuvent se déplacer pour interagir entre eux. Le soir les volontaires ramènent les capucins dans leurs cages de nuit respectives. Dans cette zone les contacts avec les volontaires sont donc plus fréquents et plus directs.

Le Mirador est l'aire dans laquelle les singes disposent de la plus grande autonomie. Le groupe est essentiellement libre¹⁰ et ne dépend des personnes qui y travaillent que pour la nourriture qu'ils sont incapables de trouver seuls dans la forêt. Les contacts sont ici en principe strictement limités, par exemple lorsqu'une intervention médicale est nécessaire. Il est aussi utile de mentionner dès à présent une dernière aire puisqu'elle nous servira à illustrer d'autres propos par la suite : le Spider Park. Semblable au Mirador du point de vue des installations et de l'autonomie des animaux, au lieu de capucins cet espace abrite un groupe de singes araignées (*Ateles chamek*), dont certains membres sont beaucoup plus enclins à chercher le contact avec les humains que les capucins du Mirador.

Les pumas¹¹ (*Puma concolor*) d'Ambue Ari et de Jacj Cuisi sont quant à eux logés dans des enclos individuels, répartis à travers la jungle et suffisamment éloignés les uns des autres afin de respecter leur nature solitaire. Pour la plupart, à l'aide d'une corde ils sont sortis une fois par jour par les volontaires qui leur sont attitrés. Ces promenades ont lieu sur un réseau de pistes autour de leur cage dans le but de leur faire faire de l'exercice, de stimuler leurs instincts par un contact avec la jungle environnante et de leur fournir ce qui s'apparente à un territoire. Ceux avec lesquels il est trop dangereux de marcher à travers la forêt profitent tout de même de volontaires qui viennent quotidiennement pour

¹⁰ Quatorze capucins sont en semi-captivité, soit pour des raisons de sécurité, soit car ils sont en cours d'intégration dans le groupe.

¹¹ Ceci est également valable pour le reste des félins notamment les jaguars et les ocelots.

les nourrir et les stimuler via des techniques d'enrichissement¹².

Images absentes ou images distantes

En Terre, il est intéressant de constater le manque d'images issues de cet espace. À ce sujet voici ce que me raconta Andréa, une volontaire ayant travaillé dans plusieurs aires différentes :

« Ça va être chiant avec la cage, ils vont me niquer mon appareil. Peterli, il va me foutre de la merde sur mon appareil. Et si c'est pour avoir le grillage, je n'ai pas envie, mais je vais essayer. Ça ne me dérange pas, je peux faire des photos touristiques, mais j'aime bien faire de la photo en général. Pour faire de la photo en général, les cages ce n'est pas la folie non plus. Parce que j'ai envie de ressentir le côté un peu naturel d'ici. »

On voit alors que ce qui importe à Andréa, c'est l'aspect esthétique de la photo, le « côté naturel » que le grillage obstrue. Ajoutons à cela le fait qu'il est fortement déconseillé de s'approcher de trop près des cages au risque de se faire attraper les habits ou les cheveux par les singes. Il en devient alors très compliqué de se retourner pour faire un selfie avec un des singes de cette zone. Andréa privilégie donc la prise de vue dans d'autres endroits où elle peut photographier les animaux sans la présence des cages. En plus des règles établies dans le contrat, le dispositif de Terre impose une double restriction à la fois esthétique et

¹² Une définition trouvée dans un manuel (Arroyo Lambaer, SD) disponible au centre résume le travail d'enrichissement comme « la modification de l'environnement physique, mental et social des animaux vivant des conditions dites non-naturelles afin de promouvoir des conduites propres à son espèce et diminuer la manifestation de comportements anormaux et faciliter la gestion quotidienne. »

pratique. De ce fait, il s'agit d'une aire très peu représentée dans le corpus d'images issu des refuges et les selfies y sont inexistantes. Peu de cas au Mirador également. Cela vient du fait que les singes y sont largement indépendants et les contacts avec les humains quasi inexistantes. Les quelques personnes qui y travaillent ont donc le loisir de photographier des animaux libres. De même très peu de singes se rapprochent suffisamment pour pouvoir participer à un selfie.

Dans le cas des photos issues du Mirador, l'esthétique relevée souligne alors l'altérité radicale entre humains et non-humains (Descola 2006). C'est dans cette altérité que se justifie le travail qu'effectue CIWY et ces images ne peuvent donc pas nuire à sa réputation. Cette juste distance (Ravis Giordani 1995) avec les animaux sauvages existe soit par la figuration d'animaux libres et distants, soit par l'absence de représentation. Il convient toutefois de nuancer ce dernier argument. En Terre quelques photos sont tout de même produites et publiées. Dans ce cas, l'objectif est placé à travers les mailles du grillage pour dégager le premier plan et le second est flouté grâce à une faible profondeur de champ. La mise au point est faite sur l'animal et l'attention est portée par la légende sur une activité positive et stimulante qu'il réalise. On suit alors le même procédé d'orientation de la lecture de l'image que vu précédemment.

Construire un selfie

Le choix du bon partenaire

Les aires de travail où les selfies sont les plus fréquents sont donc Ciel, et les promenades avec les pumas. Toutefois, il n'en demeure pas moins difficile de se prendre en photo avec ces animaux. Les capucins par exemple sont

réputés roublards, curieux et parfois extrêmement possessifs. Ils savent très bien à quoi servent les poches de pantalons et à la première occasion, ils y glissent leurs bras pour en fouiller le contenu. Certains d'entre eux font d'ailleurs preuve d'une telle dextérité en la matière qu'il est souvent déjà trop tard lorsqu'on s'en rend compte. Dans ce cas, tout objet qui se retrouve entre leurs petites mains est soigneusement inspecté jusqu'à sa destruction la plus complète. Pour quiconque y travaille, le premier réflexe à avoir avant d'entrer en Ciel est donc d'entièrement vider ses poches. Les téléphones, instruments par excellence du selfie, sont par conséquent la plupart du temps laissés au casier et ne sont sortis que lors d'événements particuliers. Ce principe de précaution s'applique également aux promenades avec les pumas qui demandent tout de même une bonne dose d'attention.

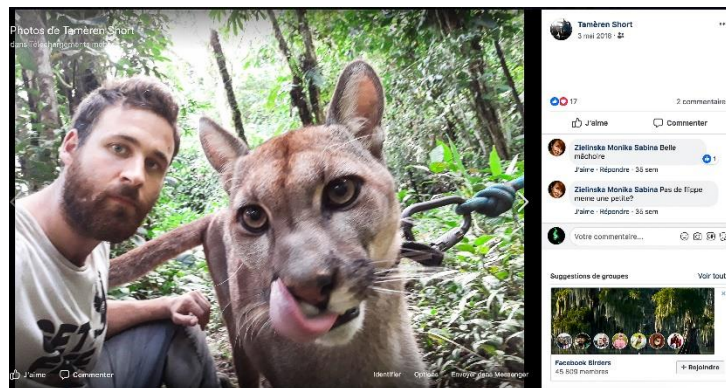


Figure 4 : Selfie pris par Mathias en 2019, avec Marley, une femelle puma au C.C Machia.

Que ce soit avec les singes ou avec les félins, le choix de l'animal avec lequel on va se prendre en photo est rarement le fruit du hasard. C'est ce dont parle ici Mathias, un volontaire belge qui au cours d'un entretien Skype évoque un des selfies qu'il a réalisé en compagnie d'une femelle puma au C.C Machia (fig.3) :

« C'était un peu vers la fin de mon séjour et je voulais avoir un souvenir de notre relation et puis du lien qu'on avait pu créer jusque-là. En fait, c'est un petit peu compliqué parce que Marley elle peut être très calme, très proche, et puis d'un coup s'exciter et donc ça devient un peu dangereux d'être à côté d'elle. Donc c'était le moment que j'avais choisi où elle était calme, pas trop proche non plus, pas trop à essayer de me choper la jambe, elle était juste en phase avec moi. »

Une fois le moment choisi, il s'agit de négocier sa place et d'attendre que l'animal nous invite. Puis le déclenchement se répète pour arriver à un résultat satisfaisant avant que la séance ne s'arrête :

« En fait, quand je la mettais sur le runner¹³, souvent elle allait un petit peu faire sa vie, jouer dans la rivière. Et puis se cacher dans l'herbe pour essayer de me surprendre. Et puis des fois elle arrivait, elle miaulait un petit peu pour que je vienne la voir. Du coup, je me suis rapproché d'elle. Elle a commencé à se frotter à moi un petit peu et comme elle était assez calme ce jour-là, je me suis dit que j'avais mon téléphone qui était à côté. Je l'ai sorti et j'ai essayé quelques photos. Enfin, j'en ai pris pas mal parce que c'était dur de trouver la bonne expression d'elle et de moi en même temps. Il y avait d'autres photos comme ça où tu vois qu'après elle essaye de manger l'appareil du coup, je l'ai rangé et j'ai arrêté. »

¹³ Un runner est un câble d'une vingtaine de mètres tendu entre deux arbres auquel on accroche la corde du félin et le long duquel il peut se déplacer. Le runner est généralement utilisé en fin de promenade, avant de ramener le puma dans son enclos.

Mathias a donc prémédité son acte depuis longtemps. Il sait à quel moment il va pouvoir le réaliser et connaît suffisamment Marley pour juger de la faisabilité de la photo. Il en va de même dans d'autres cas de figure. Avec les singes notamment, les selfies sont le plus souvent réalisés lorsque les volontaires sont déjà habitués à la routine avec les animaux les plus abordables, ceux qu'ils préfèrent et avec lesquels ils ont pu nouer des liens de confiance.

Un choix réciproque

On aurait toutefois tort de croire que la sélection se fait à sens unique. En d'autres termes, il ne faudrait pas oublier que les animaux, eux aussi, ont leur mot à dire. Marley par exemple a la réputation de se laisser photographier et « de prendre la pose ». Nous évoquions précédemment les singes araignées du Spider Park. Quelques membres du groupe sont particulièrement tranquilles et acceptent bien la présence des volontaires sur leur territoire. Ils descendent d'ailleurs régulièrement des arbres pour se faire épouiller par les humains¹⁴. Isabella, une des femelles, semble adorer les appareils photo. Dès qu'elle aperçoit un objectif, elle s'empresse de se placer devant pour regarder son reflet dans la lentille ou sur l'écran (fig.4). Ben, coordinateur de l'aire pendant six mois raconte :

« C'est toujours un événement pour Isabella lorsqu'une caméra arrive. Elle peut passer des heures à regarder son propre reflet. Ce qui plaît également beaucoup aux photographes. »

¹⁴ C'est surtout le cas des femelles et des jeunes singes

D'autres animaux au contraire refusent d'être photographiés et n'hésitent pas à le faire savoir. C'est le cas par exemple de Luna, un puma du C.C Jacj Cuisi. Réputée difficile, Luna ne fait pas facilement confiance et est particulièrement exigeante lors de ses promenades. Alors que Marley tolère généralement le bruit et les maladresses, Luna requiert de ses volontaires qu'ils soient les plus silencieux possible et qu'ils se concentrent au maximum lors de la promenade. Dès que quelque chose lui déplaît, elle n'hésite pas à se retourner et à le faire savoir en gratifiant le fautif d'un avertissement.



Figure 5 : Photo de l'auteur et d'Isabella au C.C Machia en 2018.

Un jour, Michael un volontaire anglais ayant commencé à travailler depuis une semaine avec Luna, décida de filmer avec sa Gopro une des sorties dans la jungle. Arrimée sur sa tête, la caméra semblait focaliser son attention et il

s'employait davantage à la remettre en place et à s'assurer de son fonctionnement qu'à rendre la promenade agréable pour Luna. Au bout de quelques avertissements sonores suite à des maladroites de Michael, Luna, qui connaît bien ses sentiers, l'attira dans une pente et prit l'avantage du terrain. Elle se mit en hauteur par rapport à Michael. Pris au piège, elle lui sauta dessus et lui laissa plusieurs entailles sur le corps. Après quelques points de suture, Michael prit la décision de quitter le refuge et Luna retrouva son calme.

Difficile de dire si la présence de la caméra est l'unique raison de l'incident de cette journée. Toujours est-il que cela montre la part d'agentivité des animaux (Estebanez 2014; Picard 2013) dans la production photographique. La présence des appareils et téléphones dans les centres est loin d'être exceptionnelle et les animaux de CIWY y sont habitués. Souvenons-nous de leur parcours. Capturés dès leur enfance, beaucoup d'entre eux ont passé leur vie auprès des humains et ont pu être témoins de l'apparition et de l'usage croissant des outils photographiques. Vivant depuis de nombreuses années dans les refuges, ils sont aussi habitués aux pratiques des volontaires avec qui ils partagent le quotidien. Si certains n'y voient absolument aucun intérêt, d'autres s'amuse de ces instruments et jouent avec.

Dans le cas des singes-araignées et des capucins, même s'il est peu probable qu'ils aient conscience de leur propre image (De Wall 2016), ils peuvent tout simplement être intrigués par la vision d'un semblable dans le reflet de l'objectif, ou sur l'écran de visée d'un appareil photo (fig.4). Les miroirs sont d'ailleurs régulièrement utilisés comme outil d'enrichissement. Dans d'autres cas, avec les félins par exemple, ils peuvent simplement consentir à se prêter à un jeu avec les volontaires qu'ils connaissent suffisamment bien. Dès lors, pour une organisation telle que

CIWY, on peut se demander si la véritable problématique des selfies, et plus généralement des photographies avec les animaux, n'est pas tant qu'elles donnent à voir des animaux souffrants qu'elles soulignent les limites même de la réhabilitation.

En effet, alors que cette dernière a pour objectif de recréer de la distance, les photographies de proximité sont des marqueurs évidents des contraintes inhérentes à ce travail humain de reconstruction de l'animalité (Louchart 2014). Mettant en scène des animaux tout autant intéressés par un dispositif technologique, que par les volontaires qui les manipulent et les côtoient quotidiennement, ces images montrent à quel point le niveau d'imprégnation humaine des animaux demeure difficilement réversible. L'organisation doit donc à nouveau faire le choix entre autoriser une pratique qui s'avère être un fort outil promotionnel, ou suivre une ligne de conduite plus stricte, mais peut-être plus en phase avec l'objectif premier de son travail. Rappelons ici qu'en ce qui concerne les contraintes de la réhabilitation, d'autres facteurs sont à prendre en compte. Dans un précédent travail, j'ai démontré que la majorité des animaux de CIWY n'ont aucune ou très peu de chances d'être réintroduits avec succès dans leur milieu naturel (Renault 2020). Pour ceux qui devront passer la totalité de leur vie dans le refuge, le choix de CIWY est donc clair, tout en étant fait au cas par cas. L'administration considère qu'à partir du moment où la pratique photographique ne contrevient pas au bien-être élémentaire des animaux et que si un individu non-humain trouve un intérêt positif dans sa relation avec les travailleurs du centre, il n'est pas nécessaire d'interdire quoique ce soit. La pratique photographique devient dès lors un outil comme un autre d'enrichissement de la vie des animaux.

Entre souvenir et exposition de l'intimité

En ce qui concerne les selfies, les responsables de la communication de l'ONG n'en publient jamais sur les réseaux sociaux. Ce choix est donc laissé aux auteurs des photos. Soulignons d'abord que la publication des selfies n'est pas une fin en soi. D'abord, lorsqu'ils sont partagés, ils peuvent l'être de manière privée via des applications de messagerie instantanée. Par ailleurs, il est courant que le geste photographique se suffise à lui-même sans que la publication de l'image soit nécessaire. C'est notamment ce qu'a démontré Jocelyn Lachance en analysant la pratique du selfie chez les adolescents. Il argumente que « ce n'est plus uniquement le contenu de la photographie qui sert la mémoire, mais aussi le corps engagé dans l'action de celui qui photographie et réalise une photo » (Lachance 2016 : 2). Pour expliquer la tendance presque compulsive au selfie de certaines personnes, il utilise le terme de « nostalgie du présent », désignant ainsi le sentiment de vivre une expérience qui nous échappe. Cela suppose « que la personne concernée se projette dans un futur proche, le lendemain par exemple, et imagine alors la fin, la disparition, l'effritement du moment. » (*ibid*). Mes observations vont également dans ce sens. En effet, dans bien des cas les selfies ne sont pas publiés sur les réseaux sociaux et demeurent des gestes de mémoire qui ne peuvent être réduits à leur trace visuelle. Il est donc nécessaire de revenir sur les raisons qui peuvent pousser certains volontaires à s'exposer publiquement avec leurs animaux. Voici en guise d'exemple les propos de Mathias, habituellement peu enclin à la publication de ce genre d'image sur les réseaux sociaux :

« Avec Marley, tu sais c'était fusionnel. C'était un truc où, au fur et à mesure des mois on arrivait à se comprendre. La moindre chose que je disais, elle me comprenait aussi. De

manière beaucoup plus facile et profonde au fur et à mesure des mois. C'est un peu ce désir de montrer ce qu'il est possible de vivre avec cet animal en comparaison avec le sort qui leur est réservé parfois avec les poachers [braconniers]. »

En les publiant, les volontaires cherchent bien entendu à valider leur démarche et à conserver un souvenir de l'instant vécu, mais ils témoignent surtout d'une manière de « posséder éthiquement » un animal censé être sauvage. C'est ce que l'on retrouve lorsqu'on les entend évoquer les animaux en disant : « mon singe », « mon puma ». Si l'analyse des selfies publiés par les volontaires n'a finalement pas révélé de commentaires de l'ordre du « moi aussi j'en veux un », il en existe bel et bien qui demandent : « comment puis-je m'investir ? » (fig.5). Si l'on y ajoute les hashtags qui vont orienter la discussion, l'image invite donc à s'engager dans la poursuite d'une telle complicité avec les animaux. Par sa valeur conversationnelle, l'image numérique fait intervenir directement le public dans la relation amicale qui s'est créée. En appuyant sur des logiques affectives de l'ordre de la curiosité ou parfois de la jalousie (Lorimer 2010), ces photos peuvent être à l'origine de la démarche d'engagement des volontaires. En dépit de sa mauvaise réputation, le selfie redevient alors un outil promotionnel indirect pour CIWY.



Figure 6 : Photo prise et publiée par une volontaire en 2016 au C.C Machia.

La légende dit : « Un visage tellement animé. Je suis chanceuse qu’il soit toujours content de faire une pause dans sa vie de singe pour venir me dire bonjour. #singe #volontariat #ciwy. »

* *
*

Dans la nécessité de montrer son travail pour pouvoir exister, CIWY a adopté une stratégie de canalisation de la pratique du selfie et de sa réception. En la situant parmi d’autres façons de photographier, nous avons vu qu’elle contraind à une connaissance étroite et une confiance entre les humains et les animaux. Pour pouvoir (se) prendre en photo, les volontaires doivent attendre, puis s’adapter au dispositif dans lequel ils sont engagés au quotidien. Il s’opère ensuite un processus de sélection mutuelle où les animaux peuvent « accepter » ou « refuser » l’acte photographique. Il s’agit par exemple d’attendre que Marley fasse le « premier pas » et « autorise » Mathias à se prendre en photo avec elle. Sans garantie de succès, cela

peut nécessiter plusieurs semaines d'échanges quotidiens et implique quoiqu'il arrive certaines précautions. Pour les volontaires il s'agit alors de trouver la juste distance et d'attendre le moment propice pour engager la séance photo. C'est finalement une forme d'affectivité réciproque, construite au fil des mois dont témoignent ces images. Là où d'autres photographies renforcent les frontières classiques entre humains et non-humains, le selfie tend au contraire à les réduire, voire les effacer. Il prouve que l'autre n'est plus inaccessible et qu'une entente interspécifique est possible, bouclant ainsi la boucle entre safari animalitaire et selfie éthique.

Bibliographie

ALLOA, Emmanuel

2017 « Comment (ne pas) lire les images. Une introduction », in Emmanuel Alloa (ed), *Penser l'image III. Comment lire les images*, Dijon, Les presses du réel, p. 5-39.

AUGÉ, Marc

1992 *Non Lieux : introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Éditions du Seuil.

APPADURAI, Arjun

1996 *Modernity at Large : Cultural Dimensions of Globalization*, Minneapolis, University of Minnesota Press.

- ARROYO LAMBAER, Ana Alejandra
s.d. *Taller de enriquecimiento ambiental para parques de conservación*, Barcelona, Yolcati.
- BARBICHON, Guy
1994 « Usages de l'image : faire, dire », *Ethnologie française*, vol. 24, n° 2, p. 169-175.
- BARTHES, Roland
1980 *La chambre claire, note sur la photographie*, Paris, Éditions Gallimard.
- CAZES, Georges
1992 *Tourisme et Tiers-Monde un bilan controversé. Les nouvelles Colonies de Vacances ?*, Paris, L'Harmattan, collection Tourismes et Sociétés.
- COLLEYN, Jean-Paul, DEVILLEZ, Frédérique
2009 « Le tourisme et les images exotiques. », *Cahiers d'études africaines*, vol. 49, n° 193-194, p. 583-594.
- CHABLOZ, Nadège
2007 « Le malentendu. Les rencontres paradoxales du « tourisme solidaire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 5, n° 170, p. 32-47.
- CROS, Michèle, BONDAZ, Julien (dir)
2010 *Sur la piste du Lion. Safaris ethnographiques entre images locales et imaginaire global*, Paris, L'Harmattan.
- DALLA BERNADINA, Sergio
1996 *L'utopie de la nature, Chasseurs, Écologistes, Touristes*, Paris, IMAGO.

- DALY, Natasha
 2017 « The amazon is the new frontier for deadly wildlife tourism », *National Geographic* [En ligne].
<https://www.nationalgeographic.com/photography/proof/2017/10/wildlife-watch-amazon-ecotourism-animal-welfare/>
- DE WAAL, Frans
 2016 *Sommes-nous trop bêtes pour comprendre l'intelligence des animaux*, Paris, Les liens qui libèrent.
- DESCOLA, Philippe
 2006 « La fabrique des images », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 30, n° 3, p. 167-182.
- DIGARD, Jean-Pierre
 2009 « Raisons et déraisons. Des revendications animalitaires. Essai de lecture anthropologique et politique », *Pouvoirs*, vol. 4, n° 131, p. 97-111.
- DONALDSON, Sue, KYMLICKA, Will
 2016 *Zoopolis : Une théorie Politique des droits des animaux*, Paris, Alma.
- ESCANDE-GAUQUIÉ, Pauline
 2015 *Tous selfie ! : pourquoi tous accro ?*, Paris, Éditions François Bourin.
- ESTEBANEZ, Jean
 2010 « Le zoo comme dispositif spatial : mise en scène du monde et de la juste distance entre l'humain et l'animal », *L'Éspace géographique*, vol. 39, n° 2, p. 172-179.
 2014 « Des animaux-objets ? », *Géographie et cultures*, n°91-92, p. 1-22.

- GELL, Alfred
 2009 *L'art et ses agents, une théorie anthropologique*, Dijon, Les Presses du Réel.
- GIRARD, Marc
 2017 *Au temps des fauves*. Mémoire de master en anthropologie, Lyon, Université Lumière Lyon 2.
- GUNTHER, André
 2015 *L'image partagée. La photographie numérique*. Paris, Textuel.
- KOPYTOFF, Igor
 1986 « The cultural biography of things », in Arjun Appadurai, *The social life of things*, Cambridge, New-York, Cambridge University Press, p. 64-91.
- LACHANCE, Jocelyn
 2016 « Temps et photographies numériques chez les adolescents », *Captures*, vol 1, n° 1, p. 1-11.
- LANGFORD, Martha, LAVOIE, Vincent
 2016 « Utopies et anxiétés de la photographie en régime numérique. Présentation du dossier », *Captures*, vol. 1, n° 1, p. 1-6.
- LARRERE, Raphael
 2012 « Sauvagement artificiel », *Courrier de l'environnement de l'INRA*, n° 21, p. 35-37.
- LORIMER, Jamie
 2015 *Wildlife in the Anthropocene : Conservation after Nature*. Minneapolis, London, University of Minnesota Press.
 2010 « Moving image methodologies for more-than-human geographies », *Cultural Geographies*, vol. 17, n° 2, p. 237-258.

- LOUCHART, Frédéric
 2014 « La réintroduction des orangs-outans : récit, figure et construction de l'animalité », *Techniques et Culture*, n° 62, p. 128-147.
- MICHAUD, Maxime
 2015 « De l'animal au trophée. Réification ou relation amoureuse ? », *Anthropologie et sociétés*, vol. 39, n° 1-2, p. 165-178.
- MOLINO, Jean
 1994 « Une infinie diversité de traces, de formes, de conduites », *Ethnologie française*, n° 2, p.177-185.
- MOORHOUSE, Tom P., *et al.*
 2015 « The customer isn't always right. Conservation and animal welfare implications of the increasing demand for wildlife tourism », *PLoS ONE*, n° 10, Australia, University of New South Wales, Paul Adam.
- MURPHY, Margy
 2017 « Instagram to carry abuse warning for koala and tiger selfies », *The Telegraph* [en ligne].
<https://www.telegraph.co.uk/technology/2017/12/05/instagram-carry-abuse-warning-koala-tiger-selfies/>
- PICARD, Bastien
 2013 « Le protocole du Jabiru. Agentivités animales et animalières au zoo de Barcelone. », *Carnets de géographes*, n° 5, p. 1-18.
- RAVIS GIORDANI, Georges
 1995 « Postface » in Bernadette Lizet et Georges Ravis Giordani, *Des bêtes et des hommes : le rapport à l'animal : un jeu sur la distance*, Paris, Éditions du C.T.H.S, p. 363-366.

RENAULT, Gaspard

2020 « (Ré)apprendre à être un animal. Carrières interspécifiques en Bolivie », *Anthropologica*, n° 62, p. 119-128.

RENNESSON, Stéphane, GRIMAUD, Emmanuel, CÉSARD, Nicolas

2011 « Jeu d'espèces. Quand deux scarabées se rencontrent sur un ring », in Sophie Houdart et Olivier Thiery (eds), *Humains Non Humains. Comment repeupler les sciences sociales*, Paris, Éditions la découverte, p. 30-39.

SONTAG, Susan

1982 *Sur la photographie*, Paris, Éditions Christian Bourgois.

WORLD ANIMAL PROTECTION

2016 « Ten of the world's cruelest attractions », World animal protection [en ligne].
https://www.worldanimalprotection.nl/sites/default/files/media/nl_files/documenten/ten_of_the_worlds_cruellest_attractions.pdf

ZUNIGO, Xavier

2007 « Visiter les pauvres. Sur les ambiguïtés d'une pratique humanitaire et caritative à Calcutta », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 5, n° 170, p. 102-109.

D'étonnantes rencontres inter-espèces nous sont ici partagées dans une caravane hétéroclite semblable à une galerie de photos sur Instagram. Cadrage. La notion de safari se brouille à l'image de la frontière censée démarquer le domestique du sauvage. Mise au point. Peut-on vraiment faire un selfie avec un zèbre, un puma ou un singe capucin? Capture. Est-il question d'une nouvelle forme d'appropriation cannibale d'un méli-mélo animalier jeté en pâture visuelle sur le Net ou de la captation éthique d'intenses rencontres humanimales ?

Ici et là, nous partons en safaris photographiques : avec des touristes amateurs de « faune sauvage » dans un parc national de Tanzanie, des visiteurs imitant les singes du zoo de Bamako au Zooparc de Beauval, des supporters au Groupama Stadium de Lyon, des jeunes cavaliers venus « faire corps avec la nature » au Kirghizstan, des volontaires à la fibre animalitaire en Bolivie ou encore des chasseurs de virus et de chauves-souris en Guinée.

Aux selfies narcissiques avec des animaux répondent toutes sortes de hashtags dont le #notapet ou #keepwildlifewild, venant rétablir une distance trop rapidement dissoute dans nos photographies d'aujourd'hui, comme le rappelle le Code du selfie de voyage.

Les éditeurs de cet ouvrage, M. Cros, B. Frerot, M. Girard et G. Renault sont des anthropologues de la nature au sein du Laboratoire d'anthropologie des enjeux contemporains (LADEC) de l'Université Lumière Lyon 2, il en va de même pour C. Ambard, J. Bondaz, A. Renaud et T. Fournaux. D'autres chercheurs en sciences sociales de Lyon, de Paris et de Brest se retrouvent dans cet ouvrage : S. Dalla Bernardina, B. Gireaud, O. Givre, C. Leon-Quijano, J. Michalon, M. Michaud et C. Vidal.

ladec

LABORATOIRE D'ANTHROPOLOGIE
DES ENJEUX CONTEMPORAINS

ISBN : 978-2-343-22655-2

32 €



9 782343 226552

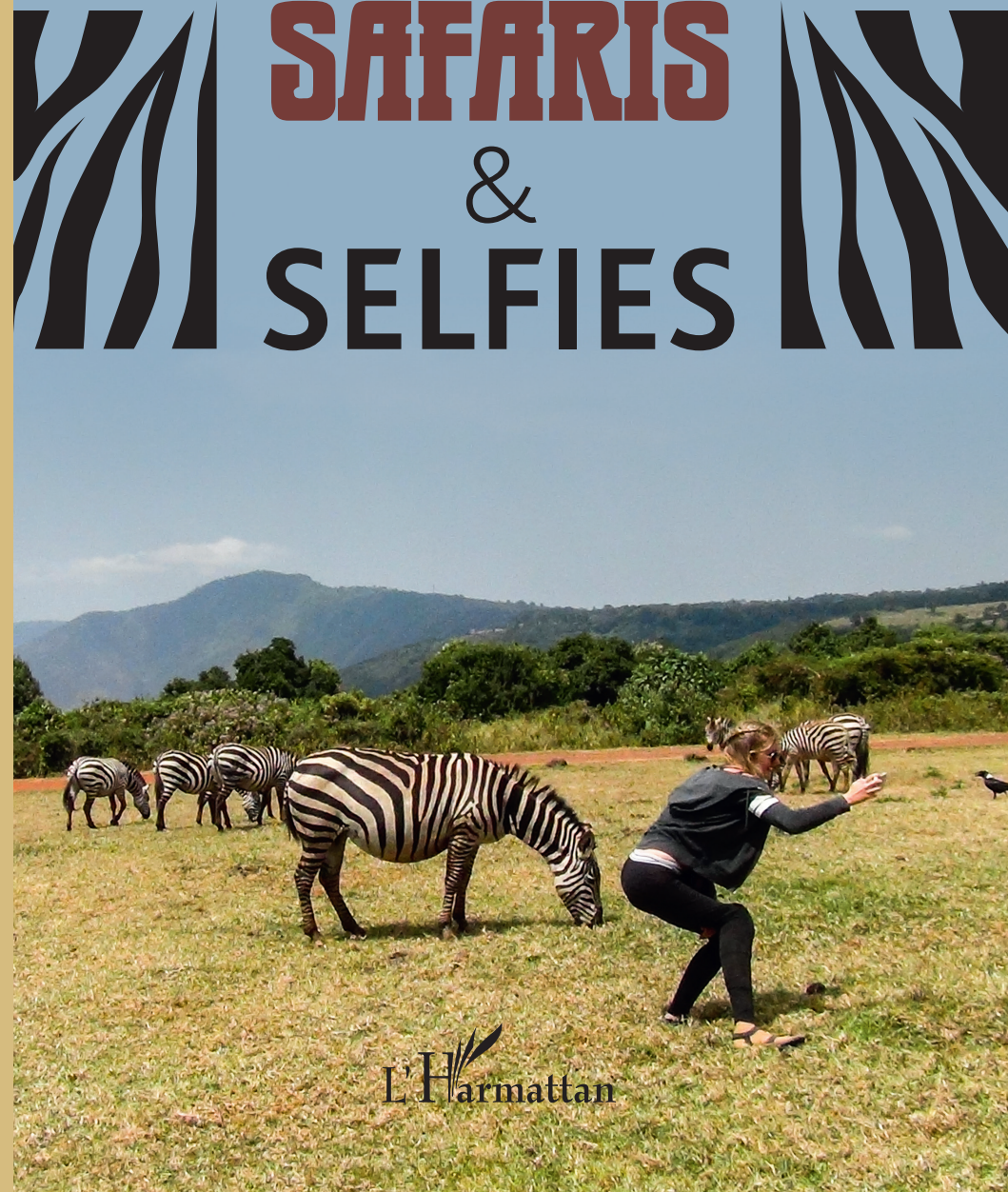
Textes réunis par
Michèle Cros, Benjamin Frerot,
Marc Girard et Gaspard Renault

SAFARIS & SELFIES



Textes réunis par
Michèle Cros, Benjamin Frerot,
Marc Girard et Gaspard Renault

SAFARIS & SELFIES



L'Harmattan

Sommaire

Pose frontale en guise d'avant-propos <i>Les éditeurs</i>	9
--	---

MATÉRIEL

Note sur l'étymologie et l'histoire du terme « safari » <i>Marc Girard & Maxime Michaud</i>	15
Note sur les selfies dans un cadre ethnographique <i>Camilo Leon-Quijano</i>	19
Méli-mélo animalier en ligne <i>Michèle Cros</i>	23

D'UNE CAPTURE À L'AUTRE

Le safari n'est plus ce qu'il était <i>Sergio Dalla Bernardina</i>	55
Des selfies dans les safaris-photos de Tanzanie ? <i>Marc Girard</i>	65
Distances de sécurité et safari-photo en Côte d'Ivoire <i>Michèle Cros</i>	101

MISES EN ABÎME

Singeries et selfies - Portrait du visiteur de zoo en singe <i>Julien Bondaz</i>	111
---	-----

Cadre, vise et tire - Le selfie comme outil du safari footballistique à Lyon	
<i>Bénédicte Gireaud</i>	135
#joyeuxsacrifice - Selfie et mort animale en Turquie	
<i>Olivier Givre</i>	161

RELATIONS SENSIBLES

Safaris équestres au Kirghizstan - Bien-être animal et selfies touristiques	
<i>Tom Fournaux</i>	167
Les dilemmes du selfie protecteur	
<i>Jérôme Michalon</i>	197
Du safari animalitaire en Bolivie au selfie éthique sur les réseaux sociaux	
<i>Gaspard Renault</i>	203

MASQUES D'AUJOURD'HUI

Selfie masqué et protection animale en RDC	
<i>Amandine Renaud</i>	237
Chasseurs de virus et chauves-souris en Guinée - Photo-souvenir d'un safari scientifique	
<i>Benjamin Frerot</i>	245
Des safaris masqués sur Instagram	
<i>Christine Ambard & Marc Girard</i>	275

OUVERTURE

Le selfie d'une « île-bodhisattva » en Chine	
<i>Claire Vidal</i>	285